

Cette terre

Mathieu Simoneau

Number 135, 2012

La prière

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68119ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Simoneau, M. (2012). Cette terre. *Moebius*, (135), 53–56.

MATHIEU SIMONEAU

Cette terre

Cette terre est en moi, comme une vieille rancune, un poids mort que je traîne et qui m'empêche de partir moi aussi. Cette terre avec tout ce qu'elle porte de blessures entre ses eaux, dans sa terre ferme, dure et hérissée d'arbres revêches, cette terre qui se refuse derrière ses saisons, ses vents sans fin qui arrachent la tôle des hangars et les bardeaux des maisons. Tout le monde s'en va et je reste. Je les vois passer les uns après les autres, les camions de déménagement se succèdent et n'en finissent plus de vider ce pays, une route après l'autre, un logis après l'autre, comme des bougies qu'on souffle. Je sais qu'il faut rester, attendre, je sais qu'un espoir viendra quand on ne s'y attendra plus, au plus noir de la nuit, une naissance renversera le monde pour en faire du neuf, du sauvage. Je serai là, fier et nu, offert à ce feu, tandis qu'ils seront tous bien endormis dans leur ville emplies de leurs artificielles.

D'ici là, je me berce devant le châssis de la cuisine. J'entends l'horloge qui laisse filer le temps sans le retenir, qui sait elle aussi que le temps ne fait rien à l'affaire, qu'il vaut mieux le lâcher, morceau par morceau, tic tac, tic tac, comme on nourrit une bête, par petites pincées. Elle sait comme moi que la mort prend ce qu'on lui donne, qu'il est impossible de l'appivoiser d'un seul coup en se donnant tout entier à elle, dans un vulgaire corps à corps qui ne dure qu'un instant. Non. Je veux bien qu'elle me prenne, mais qu'elle ait seulement ce que je lui laisse. À la toute fin, elle aura mon cœur, mais je serai déjà parti. Elle n'aura que mon cœur laissé là, navire déserté dans la nuit d'un pays vide et sans parole.

Ils peuvent bien faire ce qu'ils veulent de ces montagnes, une fois que je serai parti. Ils peuvent bien les moudre l'une après l'autre en une limaille grise et rude, ils n'auront rien de ce qu'elles contiennent d'essentiel. Ils ne verront rien dans cette poudre et ces pierres. Ils les auront réduites au silence avec leurs machines. Dans le bruit des moteurs et des concasseurs, ils perdront ce chant, mélange de vent, d'eaux furieuses et d'arbres qui se tordent. Ce n'est peut-être que le bruit lancinant des choses sans vie, mais savent-ils entendre aussi bien que je le fais, avec ma peau, avec mes yeux et mes mains? J'écoute de tout mon corps. Tout ça me berce et me brasse. J'aime me perdre dans le ressac violent des choses du monde, celles qu'on dit inutiles, celles qui n'ont pour parler que leur face muette et froide, mais qui se mettent à brûler dès qu'on se tourne vers elles, et qu'on y met tout le poids du regard.

*

Ils sont venus me voir, un matin, chez moi. Deux ingénieurs, deux casques blancs, étiquetés à l'effigie de leur compagnie, dans un pick-up blanc, marqué au fer rouge d'un nom impersonnel et sans saveur: Rodco. Ils ont été très polis, avenants, toute leur personne semblait faire preuve de franchise. Ils ont été très directs: je dois leur céder ma maison et ma terre. Ils m'en donneront le prix du marché, plus 15%. Tout le monde a accepté l'offre. Il ne reste que moi.

*

Je voudrais que la rivière m'emporte, me soulève pour m'emmener loin de mon esprit encombré de mots maigres, éteints aussitôt sortis de mon souffle. Je demeure sur la berge, je regarde l'eau qui me fuit sans se retourner. Je suis comme la terre, tout contenu en moi, tout en retenue. Pourtant quelque chose mine le monde depuis toujours, quelque chose se fraie un passage en son centre, le disloque peu à peu, et je sens aussi dans mon corps ce passage de la matière qui se révolte: j'ai cette eau en moi qui suit son cours et je sens son appel.

*

Ça a commencé. Ils sont venus avec leurs fardiens, leurs pelles mécaniques et leurs bulldozers, ils ont commencé à ouvrir le ventre des montagnes. Je les entends qui grattent et qui dépècent. Ma maison n'est plus qu'un vieux regret isolé dans une ville effacée. Suffit-il de rayer un nom sur une carte pour en extraire toute vie? Je ne partirai pas, c'est décidé. Ils ne pourront pas m'effacer. S'ils le font, c'est que tout est perdu. Depuis toujours. Mon silence ne serait que le grand silence de la négation du monde. Si je persiste, c'est que quelque chose est. J'en serai le témoin et la manifestation.

*

J'ai planté mon corps dans la terre et j'attends qu'ils arrivent, avec leur attirail de rouille et leur boucanne, sur cette ligne au-delà de laquelle toute transgression devient irréparable. Ils franchiront le seuil secret de la terre. Elle se laissera faire, coite, béante, sans un cri de bête, sans même un vent pour décoiffer les arbres au-dessus des machines. Et je les regarderai faire, comme si moi aussi on me forait, comme si on m'écorchait jusqu'au minéral de l'être. La boue qui jaillit, c'est de moi aussi qu'elle surgit quand la montagne perd ses eaux.

*

Un grand vent parti de loin, né dans l'Atlantique, un vent aveugle venu du sud, souffle depuis ce matin dans la vallée. Ils ont suspendu les travaux. Ici, les portes résistent aux bourrasques, s'agrippent à leurs pentures du mieux qu'elles le peuvent, tandis que je regarde les ouvriers qui s'affairent à mettre les machines à l'abri. De grands ruisseaux boueux se cherchent un passage sur la route.

*

Une maison seule et la boue tout autour qui la tient, une maison froide, démembrée. Son silence étouffé parmi les poutres brisées, la tôle tordue. Une maison vide, son cœur ravi par les eaux de passage.

Un bruit de soie, un glissement, c'est à peine si j'ai pu l'entendre avant que tout ça m'emporte. C'est à peine si j'ai pu me dire: voilà la mort. Discrète, lente, elle m'a pris et m'a balayé. A fait table rase de cette ville. Voilà que j'ai rejoint le visage enfui de ce monde. Maintenant que m'importe tout ce lent effritement des choses: j'ai pris la porte ouverte des rivières, me voici fluide et mouvance, je suis d'un seul tenant le monde et son abandon.